Gentillesses

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 28

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-225912

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Lausanne — 73me Année — N° 28 — Samedi 14 juillet 1934

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

34° A L'OMBRE

De la chaleur, il en faut ; c'est une affaire « en règle », comme dit Jean-Louis, pour conclure. D'abord, quand ce bon soleil, dispensateur de tant de bonnes choses, boude et se cache pendant trois ou quatre semaines derrière un lourd rideau de nuages gris, tout le monde ronchonne et réclame à grands cris ses rayons bienfaisants. Mais s'il prend fantaisie à ce même soleil de se mettre en manches de chemise et de rôtir de part en part notre anatomie, comme ce fut le cas autour du 11-12 juillet de cette année-ci : 34° à l'ombre, bien pesés et bien tassés, alors, ce même « tout le monde » proteste en s'épongeant et des personnes, jusque-là réputées très pudiques, songent à se faire admettre dans un club de nudistes.

34° à l'ombre ! Serait-ce pour nous rappeler que nous sommes en 1934 ? Si ce rappel était basé sur un raisonnement sérieux et astronomique, alors, en 1945, il y aura, durant les canicules, 45° à l'ombre et ainsi de suite ? On transpire encore davantage, rien que d'y penser !

Or, ce dit 11 juillet, Isaac Bolomey, brave vigneron des environs de Lutry, trouva dans sa boîte aux lettres le billet suivant :

« Cher neveu,

Comme il y a assez longtemps qu'on ne t'a pas vu par chez nous et que les travaux de la vigne ont un temps d'arrêt, viens nous trouver demain, vers les six heures du soir, pour souper avec nous, sans façon. Louis est rentré du service et on sera content de te voir. Bonnes salutations chez toi et à demain. *Ton oncle Siméon.* »

— Quelle drôle d'idée de me faire grimper à Grandvaux par une « raveur » pareille, alors que les invitations de ce brave oncle Siméon sont plutôt rares, se dit Isaac, en fourrant la lettre dans sa poche. — Pourvu qu'il y ait un verre à boire en arrivant, un boutefâ bien dodu et une bonne salade à l'huile de noix sur la table, ensuite, et une bouteille de son « 29 » avant de redescendre! A ces conditions, je veux bien risquer une bonne transpirée. Et puis, ce ne serait pas pour me déplaire !

Le lendemain, vers cinq heures, Isaac Bolomey après avoir fait un brin de toilette, à cause de Rosette, s'achemina dans la direction de Grandvaux. Le soleil avait tapé « dur » pendant la journée et les lézards, dans les murs de vignes devaient avoir trouvé qu'il exagérait même un peu. Isaac, la veste sur le bras, et la chemise déboutonnée, suait à faire pitié.

— Je me demande d'où je sors toute cette eau, moi qui n'en boit que quand je n'ai rien d'autre sous la main ? se dit-il, en s'arrêtant tous les cent pas, dans cette fournaise, pour essuyer son front ruisselant. Enfin, le voilà devant la belle carrée de l'oncle Siméon qui l'a vu arriver.

— Charrette, quelle transpirée, mon pauvre neveu ! Descendons vite au frais. J'ai justement la clef sur moi. On va piquer trois verres au guillon, et même deux fois trois, pour ne pas que tu tombes en douves ! avec une chaleur pareille.

Après le geste rituel de tout vigneron qui se respecte, les deux hommes trinquèrent pour la dixième fois, puis l'oncle Siméon dit :

Il faudrait assez aller voir ce que ma femme nous a préparé pour le souper. Je lui ai dit de ne rien faire « d'essetrâ », mais qu'il y ait tout de même assez pour tout le monde. Tu sais qu'elle est de la Suisse allemande, mais une bien brave femme, une rude travailleuse et qui me tient mon ménage en ordre. Allons voir !

Isaac, en entrant à la cuisine, se disait :

— Qu'est-ce qu'on sent par là ? On dirait une odeur de... ! Mais non, ce n'est pas possible, avec le coup de chalumeau qu'il a fait aujourd'hui ! — Et pourtant, il ne s'était pas trompé.

Lisebeth, croyant bien faire, avait mis sur la table un respectable câquelon dans lequel mijotait à petits bouillonnements une fondue bien crémeuse et appétissante. Puis, mise de côté sur le fourneau-potager... vous ne devineriez jamais — une immense « platée » de « Roesti », sentant délicieusement le bon saindoux et le lard frit !

— Si fous avez engore faim, après ça, che vous ferais une soupe au « grietze » et des œufs cuits durs ! disait la brave femme, les mains sur les hanches, la figure largement souriante et semblant attendre les compliments des convives pour son menu « à la bonne franquette », comme le lui avait recommandé son mari.

Dehors, il faisait encore, entre les murs de vignes, 30° à l'ombre ! *F. Wœlfli.*

DJEDION ET CHETAUFIFRE

DJEDION, on Ormouenein que n'âve djamé su lévesâ de la man gautse, étâi vatséran ein Pllian-Névé avoué on dzouno Chetaufifre di iô tiet sâi de côté dé Choqueni, et qu'on li desâi le Fritz. Cliau dou mâina-mor étâivont tré tot le dzor à sé tsercottâ et à sé méprisi quemeint dé crapaud.

— Por dé le fines tétes, et faut oncor veni dé ci lâu de la délèze, desâi cé bâogro dé Djédion, quand le Frtiz, qu'ariâve mau, âve reçu on coup dé piad d'ona bagne que l'i âve fé temâ son lassé *(verser son lait)*. De l'âtre lâu, é n'y a tiet dé tabornio, dé pâta dzenellhie, dé tchoupins.

Ossi de cette côté de la clédard, répondâi l'âtre, que ne sé lassive rein déssus.

— Ouâi bin quand te l'y est.

On dzor, apré avâi fé son train, Djédion tré di sa fata on pètiou boutefâ qu'on monsu li âve baillâ, le bouete su la trâbllia, s'asséte su sa saula à âriâ *(chaise à traire)* et dit u Fritz :

— Ne vouelin savâi, Fritz, le tien dé dou est le pllie suti. Ne serterint *(nous planterons)* lè deints dein le sâucesson, à tsacon bet, ne trougnéreint et tsacon porret vâire se té fotu dé preindre ona bouena morse.

Le Fritz, que risâi à catson, âovre on mor quemet on for dé bolondzi et sertit lé deints bin adrâi ; Djédion fâ le même' affére et lou dou nâ se totsivent. Adon Djédion fâ, sein âovri le mor, le deints serrâie :

— Y étiez ?

— Yâ, répond le Fritz ein lassint corre le bouefâ.

— Y té bin de, mon Chetaufifre, que te ne pouâive pas pidâ avoué no.

Djan-Pierro dé le Savoles.

L'ESPRIT D'UNE FEMME

La comtesse de Talleyrand, malgré qu'elle se piquât de bienveillance, savait décocher le trait à demi-cruel :

— On épouse une femme, on vit avec une autre, et on n'aime que soi.

— Les bonnes œuvres sont souvent un prétexte à de mauvaises connaissances.

— Quand une femme aime, elle pardonne même le crime. Quand elle n'aime plus, elle ne pardonne même pas la vertu.

— En amour, on vit sur le capital qui tous les jours diminue. En amitié, on vit sur le revenu.

— Une vieille fille qui se marie avec un vieux garçon épouse sur le retour un homme sur le départ.

— Comme il est difficile de faire entrer une femme dans sa quarantième année ! Mais comme il est plus difficile de l'en faire sortir !

— La première chose que les femmes savent, c'est qu'elles sont belles ; la dernière dont elles s'aperçoivent, c'est qu'elles sont vieilles.

D'une femme très maigre portant toujours des robes montantes :

— Fermé pour cause d'absence.

Elle connaissait bien les salons :

— Dans le monde comme entre les puissances règne l'entente cordiale de la méfiance réciproque.

— C'est très amusant d'entendre raconter une histoire par des gens qui ne la connaissent pas.

— On causerait de fort peu de choses si on ne parlait que de ce que l'on sait.

— Les salons d'aujourd'hui : confusion sans effusion ni fusion.

FAIRE-PART A L'AMERICAINE

Le Photographe.

Me servant d'un vieux cliché, j'ai l'honneur de faire part à mes amis et connaissances que je me suis enfin décidé à quitter ma chambre noire de vieux célibataire, afin de me montrer à mon honorable clientèle sous un éclairage favorable.

A force de faire des poses prolongées auprès de mon employée, Mademoiselle Elvire *Retouche*, je suis finalement arrivé à un résultat positif, après avoir passé par de nombreuses épreuves négatives.

Ayant exposé l'objectif de mes intentions, la réponse fut instantanée. Le résultat de cette séance sera notre mariage prochain. Mes soins spéciaux seront voués au développement de cette pose, dont la reproduction sera exclusivement réservée aux deux époux, en attendant que je puisse donner de l'extension à ma spécialité : les groupes de famille, avec agrandissements illimités.

Atelier spécial pour portraits de belles-mères, avec le sourire : la ½ douz.: 30 fr. ; sans le sourire : 10 fr.

Se recommande :
P. Liculle, photographe.

Logique d'enfant. — Papa, pourquoi donc qu'il tombe de la pluie ?
— C'est pour faire pousser les choux, les carottes...
— Alors pourquoi qu'il pleut dans la rue ?

Gentillesses. — Dire que nous avons déjà dix ans de mariage !
C'est un reproche. D'abord tous les ans tu augmentes le chiffre.